

Impressions de lecture...

La Douane volante



par Claude Ganiayre*

François Place a publié de nombreux albums de fiction comme auteur et illustrateur, jouant avec subtilité des rapports entre texte et images pour nous entraîner dans des quêtes et des aventures extraordinaires.

Avec *La Douane volante*, son premier roman, il a confié à l'écriture seule ce pouvoir d'évocation.

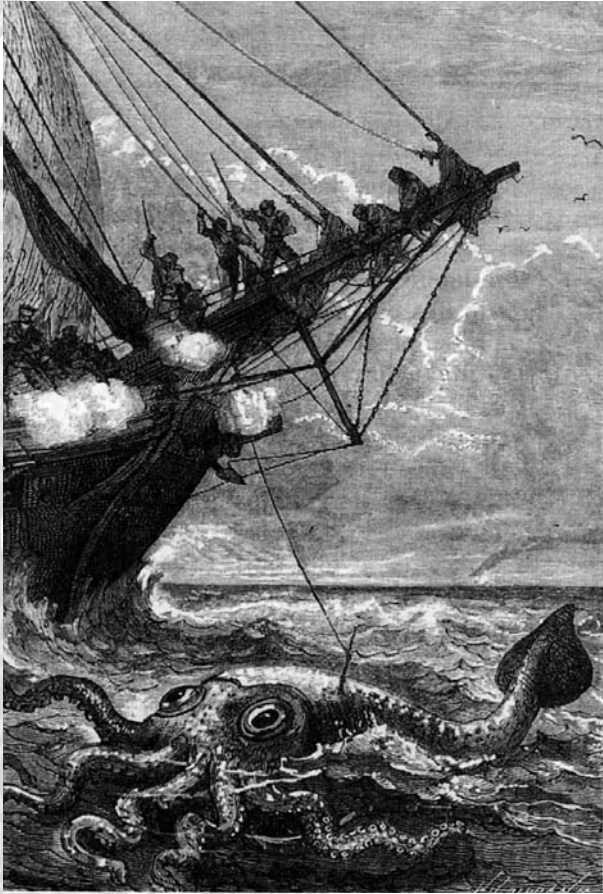
Et Claude Ganiayre nous montre combien il peut être aussi un formidable raconteur d'histoire. Récit d'aventure et récit d'initiation *La Douane volante* nous fait entrer, par-delà une invisible frontière, dans une société du temps passé, à la fois lointaine et proche, qui s'anime peu à peu, comme un tableau, et qui s'incarne à travers des personnages d'une humanité saisissante.

« *Les mots, si le livre nous parle, doivent continuer de résonner à nos oreilles comme le tumulte des vagues sur les récifs et l'histoire – s'il s'agit d'une histoire – repasser sous nos yeux en milliers d'images colorées* ».

Ainsi s'exprimait R.L. Stevenson, dans un essai sur le roman, à propos des inoubliables lectures d'enfance. C'est là aussi le plaisir que peut éprouver le lecteur de *La Douane volante*.

Sous ce titre quelque peu énigmatique – les énigmes ne manqueront pas – se déroule un grand roman d'aventures. Le récit de Gwen, le jeune héros, entraîne le lecteur vers des rivages inconnus, à la découverte des Douze Provinces « ce grand nulle part, cerné de brouillards et de marais », surveillé par la Douane Volante ; il y fait des rencontres hasardeuses, subit des épreuves redoutables avant de retrouver sa Bretagne natale ; « *ce bout de granit [où] l'océan vient [se] fracasser* »... Récit baigné par la présence obsédante de la mer, des fleuves et des canaux, signes ambigus du voyage et de l'aventure, mais aussi des naufrages et de la mort. Car l'aventure ici s'inscrit dans

* Claude Ganiayre est enseignante, critique de littérature pour la jeunesse.



Jules Verne : *Vingt mille lieues sous les mers*, ill. Neuville

un registre fantastique. Embarqué dans la charrette noire de l'Ankou, « l'ouvrier de la mort » – dont la silhouette se profile sur la couverture – Gwen est projeté dans un autre temps. « Égaré », il n'aura de cesse de rejoindre sa petite patrie, dans un périlleux voyage où il devra, tel Ulysse, affronter les monstres avant de se retrouver, suffoquant mais bien vivant... dans la baie des Trépassés.

Récit d'Uchronie donc, mais dont l'« Ailleurs » offre d'étranges ressemblances avec un « ici » : le héros ressent ce pays inconnu comme à la fois étranger et familier, il n'a aucune difficulté à en comprendre et parler la langue. Il s'interroge sans cesse sur la réalité de l'aventure – « Où es-tu, petit rebouteux ? » – et son retour révélera les troublantes analogies entre passé et présent, entre l'Ailleurs où sévit la peste noire et l'ici de la Bretagne où Gwen découvre que la sale guerre de 1914 a décimé l'Europe en son absence. Les Kraken légendaires, ces poulpes géants qu'affrontèrent aussi Gilliat et le Capitaine Nemo, prennent la forme de machines de guerre modernes, chaque époque enfantant ses monstres. Une mystérieuse tortue, mascotte des tranchées, semble avoir traversé le temps à reculons pour agoniser sur la place de la petite ville de Waarm. Enfin, des figures du passé apparaissent à Gwen sur des visages familiers. Le fantastique ici s'instaure dans le décalage des époques, dans un jeu de reflets et dans le trouble ressenti par le héros – et avec lui par le lecteur –, « comme si l'étoffe du temps pouvait se déchirer ».

Or l'aventure de Gwen se déroule dans deux mondes bien réels : un coin de Bretagne misérable où règnent les superstitions et la violence et qui bientôt sera ravagé par la guerre, et les

Douze Provinces qui subissent un pouvoir redoutable et insaisissable, exercé par la douane volante – un pays d'intrigues et de corruption, « *de salauds et d'assassins* », mais aussi de hautes figures de savants et de petites gens soumis à la gabelle que l'écriture de François Place restitue dans leur vie quotidienne. À travers le regard de Gwen, un décor se met en place, de façades de briques, de cabanes accrochées dans les roseaux, de barques plates et de canaux gelés, de places bruissantes des cris des marchands de poisson ou de draps, de cabarets enfumés, le tout baigné d'une lumière brumeuse où l'on reconnaît les paysages des peintres hollandais et flamands de l'aube du XVII^e siècle. S'il en était besoin, quelques indices nous alertent : le cabaretier du « Pot à tabac », l'auberge que fréquente Gwen avant l'ultime traversée, se nomme... Ruisdaël et l'émouvante figure féminine qui le bouleverse porte le nom de la femme aimée de Rembrandt, Saskia.

« J'écoutais... j'apprenais »

Si la traversée fantastique du temps et de la mer « *où flottent des noyés* », les épreuves surmontées ou la renaissance du héros dans la baie des Trépassés soulignent le caractère initiatique du récit, *La Douane Volante* est d'abord un grand roman de formation. Tout au long de son douloureux parcours, Gwen – l'orphelin, le démuni – va rencontrer des maîtres – des pères ? – et poursuivre son apprentissage.

Braz, le vieux rebouteux au nom symbolique (Braz/Breiz/La Bretagne), aveugle et d'autant plus clairvoyant, lui apprend à panser les plaies, à redresser les corps, lui révèle et lui transmet son don. Mais c'est dans le passé que Gwen va appro-

fondir son savoir théorique. Auprès de Nez-de-Cuir, dans l'autre monde, il apprend les rudiments d'une chirurgie qui semble brutale et expéditive (mais est-elle si différente de celle qui se pratiquait en ce début de XX^e siècle ?). Enfin, Abraham Sternis, le vieux savant astronome, qui semble surgir d'un portrait de Rembrandt, lui permet d'organiser ses connaissances et de retrouver son chemin.

Car ces maîtres, fidèles au message de la Renaissance, enseignent aussi la sagesse et transmettent, à travers leur art, un savoir-vivre – et l'on songe à Hokusai « le vieux fou de dessin », que François Place a su si bien évoquer dans un autre récit. En donnant à leur élève une leçon d'humanité, ils parviennent à le soustraire à l'emprise à la fois protectrice et maléfique de Jorn, le tout-puissant et cynique capitaine de la douane.

Dans cette acquisition des savoirs, un livre joue un rôle essentiel : le précieux ouvrage, dérobé à Nez-de-Cuir, où Gwen découvre l'anatomie – et le latin – l'accompagne dans toutes ses tribulations et le sauve – littéralement et symboliquement – de la noyade. Livre témoin, garant de l'aventure que l'on peut consulter – dernier clin d'œil – au département des manuscrits rares de la BnF sous la cote « 1087 OudBraz »...

En effet, le réalisme cru de certains épisodes (les corps suppliciés, disséqués) ne doit pas nous faire oublier l'humour qui sous-tend et éclaire le récit.

Gwen-le-Tousseux sait rire de ses mésaventures, de sa fragilité et de ses désarrois et nous faire rire dans l'évocation de scènes burlesques comme son partenariat avec Tord-Boyaux, l'arracheur de

dents. Son regard ironique propose des portraits saisissants, ainsi celui de Jorn « *avec sa grosse face blonde, son teint vermeil, ses yeux pétillants* » où l'on voit « le joyeux buveur » de Franz Halls ou, sur un mode plus critique, celui du prétentieux secrétaire de la Faculté de médecine, Prospero Demetrius Van Horn, « *petit homme, essoufflé, ventru et court sur pattes* », ... « *gros dindon gonflé d'indignation* ».

Dans cette galerie de personnages, une trouvaille, le pibil siffleur, « *petit compagnon d'infortune* (baptisé Daer, larme en breton), *frère de captivité* », bel oiseau parleur piégé par le héros, puis complice et assistant de son art, boule de plumes rageuse, bientôt aveugle comme le Vieux Braz. Un peu porté sur le genièvre et mal embouché comme le perroquet de Long John Silver – mais infiniment plus malin et émouvant – prêt à trahir Gwen et pourtant fidèle, comédien, baragouinant un latin de cuisine qui terrifie ses interlocuteurs, Daer-le-pibil accompagne avec talent l'aventure de Gwen dans le passé et restera dans ce monde auquel il appartient. Le lecteur le quitte à regret...

Né de la plume d'un poète, le pibil siffleur se nourrit de graines de « *soliris mélancolique* ». Ainsi François Place invente-t-il des mots et des mondes, ouvrant à notre imagination

des territoires insolites par des alliances de termes antinomiques comme ces effroyables Jardins de Fer – d'enfer ? –, ce bain où l'on broie « *la chair vive des hommes pour en sortir des canons* », ou encore cet étonnant Château des Poux, véritable Cour des miracles où survit, dans un décor hallucinant et miasmeux fait de peaux de petits animaux écorchés, une enfance misérable, féroce et joyeuse malgré tout, une petite société fraternelle.

On pourrait multiplier les exemples de cette écriture sensible, sensuelle, qui donne à voir et à entendre et qui, par un jeu de métaphores et de comparaisons, crée des correspondances entre les mondes. Ainsi de la souffrance de Gwen, ballotté sur la charrette grinçante de l'Ankou et devenu « *soi-même pierre, sabot, bois, fer et tête de douleur* ». Nourrie de légendes et de souvenirs littéraires ou picturaux, l'écriture poétique de François Place dessine pour ses lecteurs un fabuleux voyage au pays des hommes ordinaires. Sous leurs costumes démodés, les habitants de Waarm et d'Antvals cachent les angoisses et les rêves de leurs « *frères humains* » d'un autre temps.

L'art du romancier a su leur prêter vie et l'on entendra longtemps résonner la petite chanson moqueuse et mélancolique du pibil siffleur.